

Eugène Hubert (1866-1940)

Frédéric Soëhnée

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Soëhnée Frédéric. Eugène Hubert (1866-1940). In: Bibliothèque de l'école des chartes. 1941, tome 102. pp. 350-353;

[https://www.persee.fr/doc/bec\\_0373-6237\\_1941\\_num\\_102\\_1\\_460375](https://www.persee.fr/doc/bec_0373-6237_1941_num_102_1_460375)

---

**Ressources associées :**

Eugène Hubert

---

Fichier pdf généré le 23/03/2019

## EUGÈNE HUBERT

Eugène Hubert était né à Châteauroux, le 5 octobre 1866 ; son père, Théodore Hubert, depuis 1863 archiviste de l'Indre, était apparenté par sa mère, née Bourdaloue, à l'ancienne famille du Haut-Berry, qui, entre autres membres notables, compte le célèbre prédicateur jésuite. Après de solides études classiques qui marquèrent pour toujours son esprit, Eugène Hubert fut attaché en 1882, aux côtés de son père, aux archives de son département natal ; il commença dans des revues locales cette série d'études historiques et archéologiques, de notices, de publications de textes qui, jusqu'à ses dernières années, accompagnèrent et souvent préparèrent avec agrément et solidité des œuvres plus importantes. Nous noterons seulement le *Dictionnaire historique, géographique et statistique de l'Indre*, paru chez Picard en 1889, aujourd'hui épuisé et très recherché, qui, sous une forme modeste, contient tant de matière et en particulier des renseignements d'histoire infiniment précieux, appuyés sur des recherches abondantes et scrupuleuses ; c'était un début plus qu'honorable dans l'érudition.

Une vocation si évidente devait amener Hubert à notre École, où il entra en 1891 avec une promotion de toutes manières fort distinguée : il suffit de nommer Abel Rigault, le regretté Lecacheux, Bourde de la Rogerie, Espinas ; ce dernier rencontré déjà à Châteauroux, dans leur commune enfance. Très au fait, comme on l'a vu, de nos études, excellent lecteur, fin connaisseur du vieux langage du Centre, Hubert eut évidemment beaucoup moins d'efforts à fournir que les novices assis à côté de lui autour de la fameuse table ovale, relique des commissions de la Constituante et de l'ancienne École de la rue du Chaume (où elle faisait si piètre figure dans le salon du prince de Soubise). Il profita de cette avance heureuse et des loisirs qu'elle lui laissait pour relever avec méthode et patience dans les fonds des Archives nationales les documents concernant le Bas-Berry (département actuel de l'Indre) ; un bref inventaire, paru chez Picard encore, donna le résultat de cette enquête ; de très nombreuses notes, recueillies en d'autres dépôts parisiens, notamment à la Bibliothèque nationale, notes qu'il utilisa dans la suite pour ses ouvrages, témoignent de cette activité ordonnée et inlassable qui demeura jusqu'au bout l'un des traits marquants de son caractère : ses familiers ne l'ont jamais vu inoccupé ; toujours on le trouvait maniant avec attention ou curiosité quelque parchemin, une épreuve, un cliché photographique ; son adresse manuelle allait jusqu'à l'invention ; peut-être dès cette époque avait-il pris en gré un vieux dicton que vers la fin de sa vie il fit graver sur un cadran solaire décorant l'entrée de sa maison : *il est toujours l'heure de bien faire*.

Le 29 janvier 1895, il sortait de l'École avec une thèse solide sur la

*Géographie historique du Berry*, où l'on retrouvait la trace de l'enseignement si suggestif d'Auguste Longnon ; elle n'a jamais été publiée, mais Hubert en utilisa les données dans plusieurs de ses travaux et notamment dans son grand ouvrage sur le Bas-Berry, dont nous allons bientôt parler.

Le 26 mars 1895, le diplôme à peine obtenu, il succédait à son père. Tandis que ses prédécesseurs campaient d'une manière extrêmement pittoresque, mais combien incommode, à l'étage supérieur du gracieux château des barons de Châteauroux, en vue d'un paysage enchanteur de prairies, de bois et d'eau, il allait gouverner un dépôt tout neuf, plus prosaïque, mais où, grâce à un sens pratique avisé, à un goût inné pour la construction, il avait su guider à propos de certains détails techniques un habile architecte.

Tout en s'acquittant avec fidélité de son devoir professionnel, continuant les inventaires entamés par son père, abordant d'autres séries capitales pour l'histoire de la région, Hubert, toujours infatigable, dirigeait l'attachante *Revue historique d'archéologie du Bas-Berry*, qu'il avait aidée à naître, et collaborait au précieux *Bulletin du musée de Châteauroux* ; il ne cessait de faire paraître des articles ingénieux, vivants, d'une extrême variété de sujets, tout à fait révélateurs d'un passé compliqué et obscur, souvent illustrés de ses propres dessins ou d'après ses photographies : il était passé maître en un art délicat, qui exige tant de goût et tant de patience.

En décembre 1902, Hubert préludait enfin à la grande œuvre de sa vie et publiait en un superbe in-quarto, admirablement imprimé à Châteauroux même sur des presses magistrales, un premier fascicule du *Bas-Berry, histoire et archéologie du département de l'Indre*, comprenant le canton d'Ardentes (le premier par ordre alphabétique de l'arrondissement de Châteauroux). Après des généralités sur le canton tout entier, géographie physique, industrie, commerce, mœurs et usages locaux, il passa à l'étude particulière de chaque commune, et dans la commune — ou paroisse — des seigneuries qui s'en partageaient le sol, des établissements religieux qui s'y fondèrent ; on devine sans peine le labeur immense que supposent ces monographies établies avec un souci scrupuleux de l'exactitude des plus menus détails, parfois après des révisions austères qui émerveillaient les confidents de ces cas de conscience. Comme les articles de revues, le texte du *Bas-Berry* était accompagné d'illustrations qui, assemblées avec un à-propos et un soin rares, ne laissaient rien échapper des traces notables du passé. Que de monuments, grands et petits, aujourd'hui sacrifiés par la sauvagerie de nouveaux riches sans culture, la négligence de propriétaires plus qualifiés, mais indolents, et le sans-gêne de maçons expéditifs doivent à Hubert de survivre au moins par l'image.

Cette magnifique entreprise se continua avec une régularité surpre-

nante en dépit de difficultés matérielles de toutes sortes — auxquelles Hubert sut parer avec souplesse et énergie ; en 1905 et 1908, deux autres cantons, Argenton et Buzançais, furent étudiés en deux nouveaux fascicules plus denses encore que le premier, trop vite épuisé du reste ; on y trouve la même abondance de renseignements et une illustration non moins riche et attachante. En 1930, avec la collaboration de notre confrère Jean Hubert, paraissait un quatrième fascicule, le premier de ceux qui devaient être consacrés à Châteauroux ; on y trouve, sous la plume d'Eugène Hubert, un très curieux récit de la fondation du château de cette ville, dit aujourd'hui le château Raoul, bâti sur un éperon calcaire dominant l'Indre par les seigneurs de Déols, à une demi-lieue de leur manoir primitif, trop difficile à défendre, qu'ils abandonnèrent par la suite à la célèbre abbaye bénédictine plus récemment installée dans la vallée. Toujours sur le même plan, avec la même méthode, Hubert avait entre temps préparé et à peu près achevé un volume consacré au canton de Mézières-en-Brenne, dans l'arrondissement du Blanc.

A cette œuvre imposante vint enfin s'ajouter en 1931 (livré au public en 1938 seulement), dans le grand format des inventaires officiels, comme introduction à celui des archives de la ville de Châteauroux, un très considérable *Cartulaire* de ses seigneurs, de 917 à 1789, avec des annotations historiques où apparaissent si bien la connaissance approfondie qu'avait Hubert de l'histoire locale à toutes ses périodes et son expérience achevée d'érudit.

On peut à bon droit s'étonner qu'après un si bel effort et si soutenu, notre confrère n'ait point paru soucieux des concours de l'Académie des inscriptions auxquels il aurait si bien pu, semble-t-il, présenter son *Bas-Berry* ; mais il était, disons-le, franchement détaché des succès de cet ordre et des satisfactions si légitimes qu'ils comportent, et puis jamais il ne lui parut que ses travaux fussent assez nombreux, assez complets pour s'imposer ; c'était l'excuse qu'il donnait, bien à tort, aux amis tentant de l'orienter vers les récompenses officielles. On le rencontrait rarement à Paris et seulement à propos de visites de famille. Hautement apprécié, chaleureusement accueilli partout dans sa province, où il était sans cesse consulté, où sa bonne grâce, sa parfaite droiture, son caractère ouvert, loyal, sympathique à tous, son talent fort original et doucement malicieux de conteur lui avaient gagné les cœurs et les esprits, il ne recherchait pas les succès du dehors. Une belle famille l'entourait ; la vocation de son fils aîné l'avait rempli de joie — la succession de trois générations d'archivistes paléographes est, du reste, un fait rare dans nos annales ; par la suite, les découvertes du jeune archéologue l'enchantèrent ; il eut, enfin, un jour la délicate jouissance de trouver auprès de lui, comme nous l'avons montré, un collaborateur aussi affectueux que compétent. Hélas ! de sévères

épreuves familiales : le départ pour l'Orient lointain d'une fille remarquablement douée ; peu après, un deuil paternel amer assombrirent ses dernières années ; il fit front avec une énergie stoïque et chrétienne. Enfin, après les sacrifices, une heure de sérénité, de joyeuse détente bien gagnée était venue ; tout à coup un mal sournois éclata, qui n'arrêta pas le moins du monde, malgré des souffrances à peu près constantes, le mouvement de son esprit et quelquefois même une suprême activité laborieuse, mais finit par l'enlever le 7 février 1940, en cette ville de Châteauroux où s'était écoulée si dignement sa vie entière.

Du moins n'a-t-il pas connu nos patriotiques douleurs et la longue angoisse des siens, si longtemps ignorants du sort du capitaine de chasseurs à pied qu'était notre très aimé confrère, son fils Jean, prisonnier dans un camp d'Allemagne.

Frédéric SOËNNÉE.

---

### FÉLIX GRAT

Félix Grat, tombé glorieusement pour la France le 13 mai 1940 en Moselle, ne laisse pas après lui une longue liste d'ouvrages, mais l'héritage d'honneur et le magnifique exemple qu'il lègue aux jeunes générations chartistes valent plus que les meilleures publications.

Né le 12 novembre 1898 à Paris, il est encore au lycée quand, en 1914, la guerre éclate ; sans attendre l'appel de sa classe, il s'engage, car déjà il tient à faire plus que son devoir. Au cours d'une patrouille de reconnaissance, le 14 août 1918, son sergent ayant été tué devant lui, il prend le commandement, achève la reconnaissance et ramène trois prisonniers : le voici, à moins de vingt ans, décoré de la croix de guerre.

Rentré dans ses foyers, il reprend ses études et conquiert les diplômes de licencié ès lettres et licencié en droit ; il entre à l'École des chartes, où il s'attire par son joyeux caractère les sympathies de ses camarades : il est le boute-en-train de sa promotion. En 1923, il soutient une thèse de diplomatique carolingienne<sup>1</sup> et l'École des Hautes-Études le désigne pour être membre de l'École française de Rome. Il séjourne au Palais Farnèse de 1923 à 1925, poursuivant ses recherches sur la diplomatique. Tout en préparant l'édition des Registres du pape Urbain VI, il rédige un mémoire sur le *motu proprio*.

1. *Étude diplomatique sur les actes de Louis II le Bègue, Louis III et Carloman, rois de France, suivie d'un catalogue de ces actes.*

Comme spécialiste des questions carolingiennes, F. Grat prépara par la suite, pour la Société de l'Histoire de France, l'édition des *Annales de Saint-Bertin*.